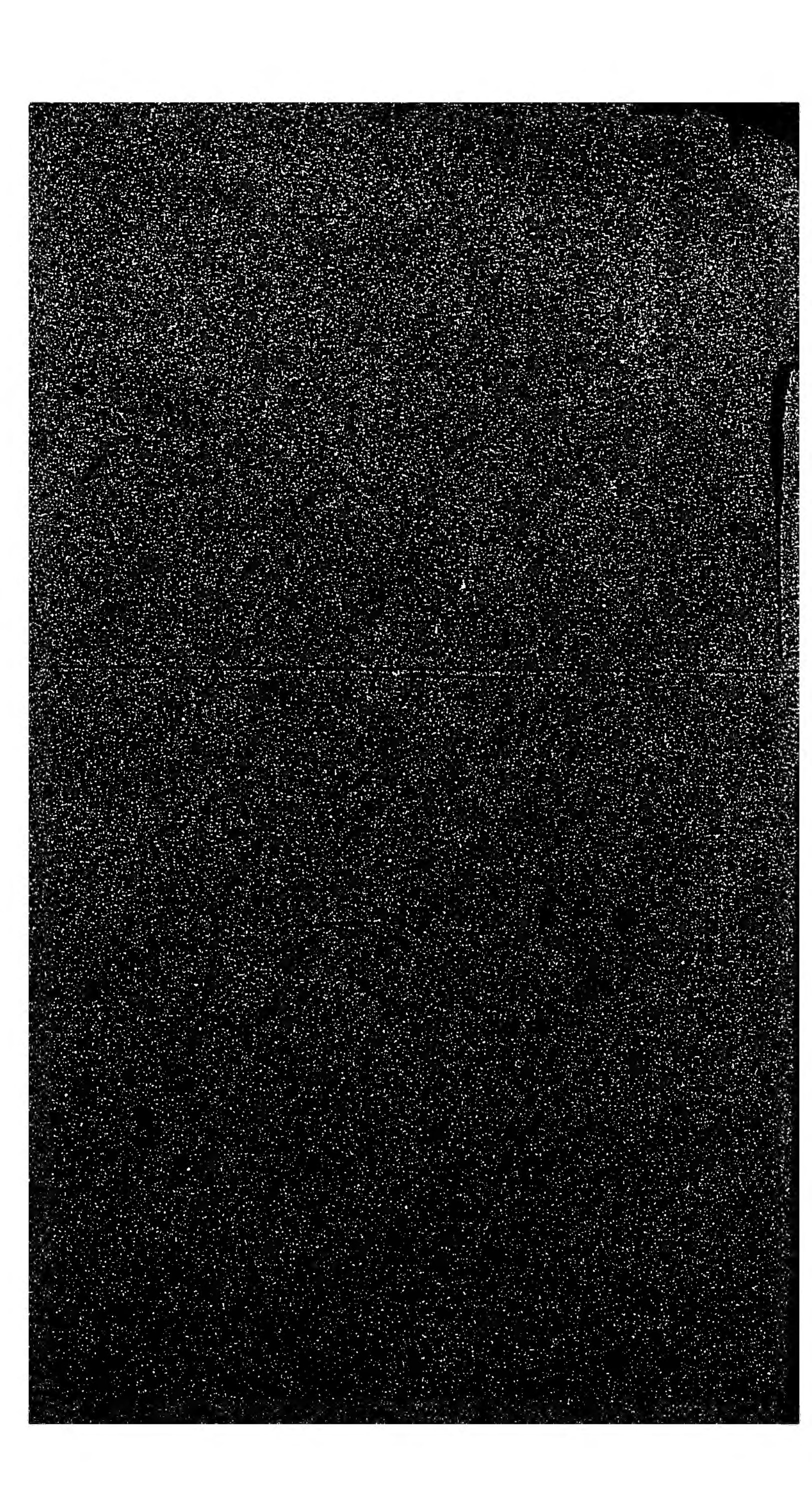
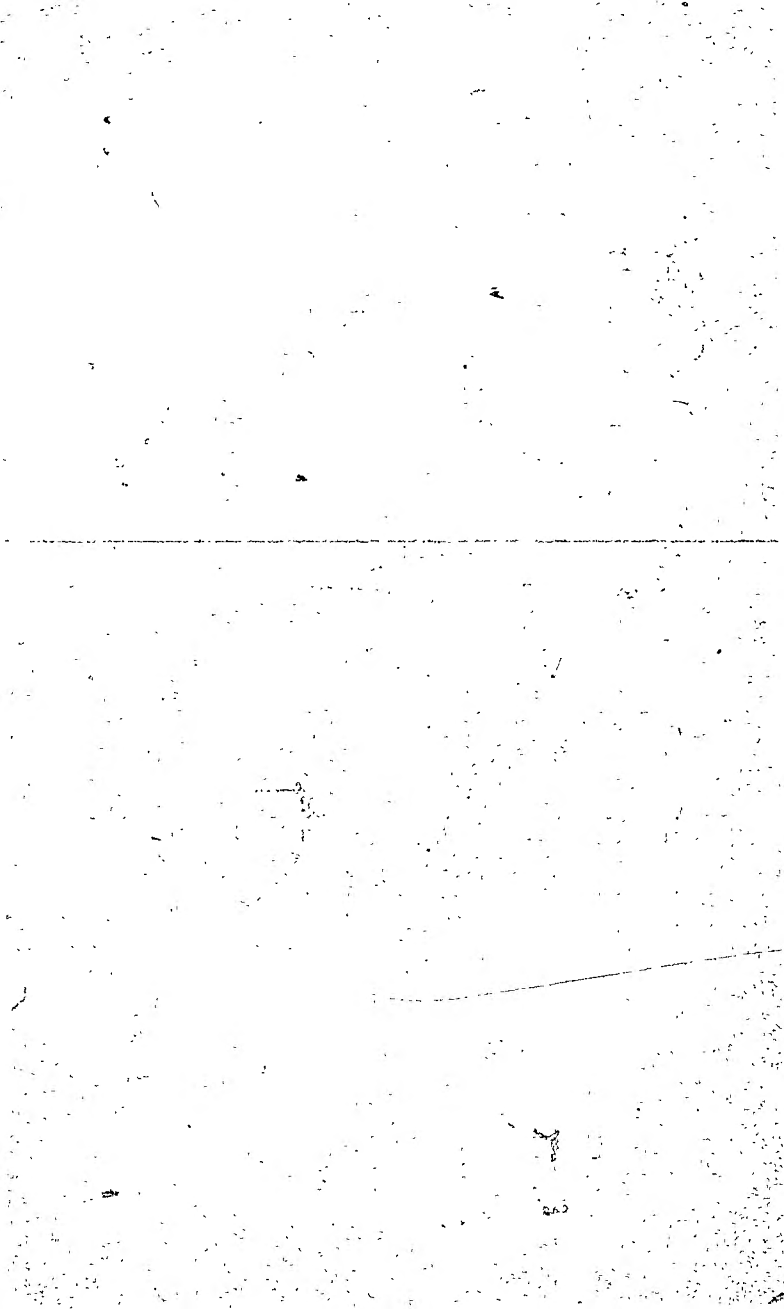
POST'S







LOUIS 'DAVID" RIEL.

CERTIFICATS

Nous, soussignés, déclarons et certifions que cette gravure est la vraie copie du portrait de Louis "David" Riel, dont l'original est la propriété d'Abraham Guay.

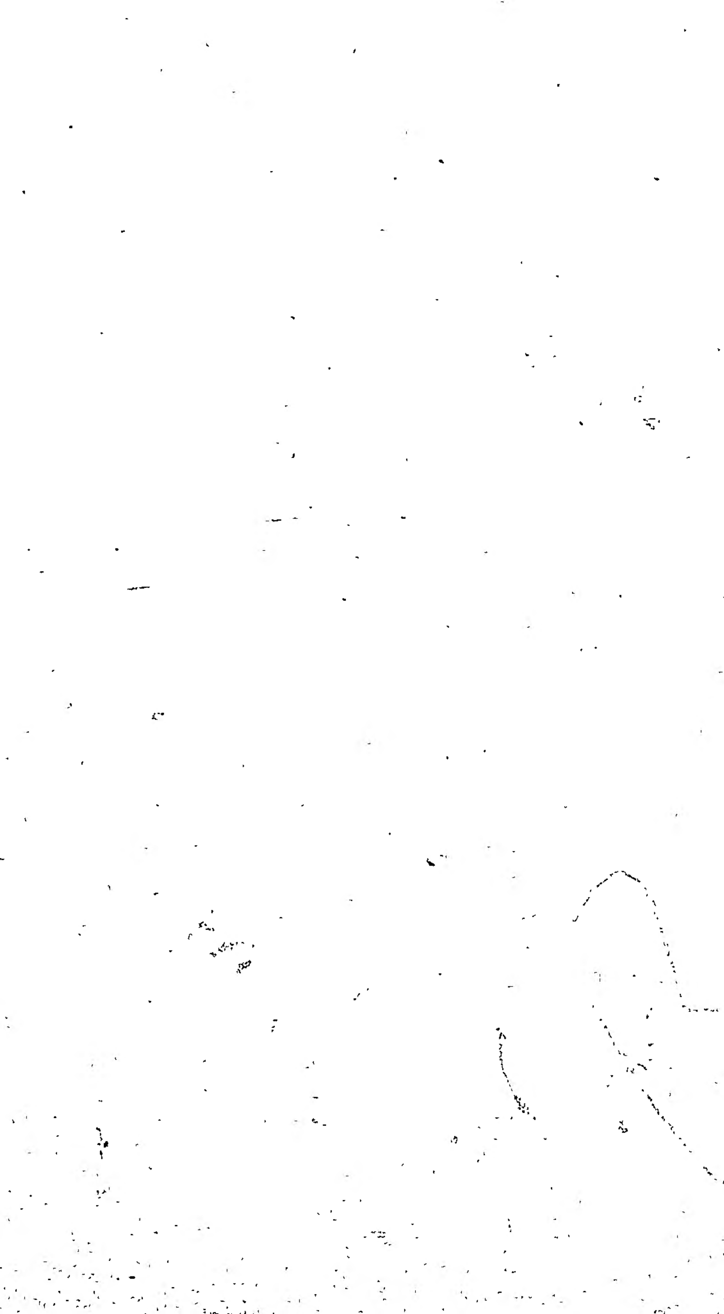
(Signé,) Veuve JULIE RIEL.
" Veuve MARGUERITE RIEL.
" JOSEPH RIEL.
" OCTAVIE LAVALLÉE.
" ALEXANDRE RIEL.
" HENRIETTE POITRAS.

Daté à St-Vital, 12 janvier 1886.

Je certifie par la présente que le portrait de Louis Riel, qui m'a été montré par M. Gùay, est une ressemblance parfaite.

(Signé,) JOHN LEE.

Montréal, 24 février 1886.



POESIES

Religieuses et Politiques

PAR

LOUIS "DAVID" RIEL

PRIX : 15 Cts.

MONTREAL

IMPRIMERIE DE "L'ETENDARD," 37 ST-JACQUES

1886

CERTIFICAT ET AUTORISATION

Nous confions et autorisons Monsieur Abraham Guay à faire imprimer et livrer à la publication les dits documents, et déclarons faux tout ce qui ne sera pas reconnu tel par les soussignés.

JOSEPH RIEL.
ALEXANDRE RIEL.

Daté à St-Vital,
12 Janvier 1886.

NOTE DE L'EDITEUR.

Nous présentons au public deux poëmes de Louis "David" Riel. Nous avons pensé remplir une lacune en publiant quelques vers de l'homme qui a été la cause d'une controverse passionnée dans la presse du monde entier. Nous n'avons pas voulu ajouter de commentaires, ni notes explicatives, ni mêmé de corrections, laissant aux lecteurs la pensée de l'auteur avec tout le cachet du terroir. Nous aurions pu corriger ou modifier le vers pour lui donner la forme exigée par la prosodie, mais il aurait perdu son caractère et nous ne voulions pas changer en quoique ce soit l'originalité de l'ouvrage.

Ces deux poëmes donneront une idée de l'homme qui a joué un rôle important dans l'histoire du Nord-Ouest canadien. Ils ont été composés pendant l'exil de Riel au Montana, en 1879. Nous croyons que leur authenticité, dont les certificats ci-joints font foi, est une raison suffisante pour les faire accepter du public, et c'est dans cet espoir que nous les livrons à la publicité.



MON SAUVEUR.

O Jésus-Christ ! je veux n'entendre
Et n'écouter que votre voix.
Je veux obéir et me rendre
En tout, à l'Esprit de vos lois.

Je m'attache à vous : je veux suivre
Le sens de vos instruotions.
Guidez-moi : je ne veux pas vivre
Au gré de mes illusions.

Dans l'état actuel des choses,
Vous vous cachez dans l'univers,
Comme, dans les rosiers, les roses
Se cachent durant nos hivers.

Vous ne parlez plus à la terre
De vive voix comme jadis :
Vous lui parlez avec mystère
Du sein de votre Paradis.

L'homme le plus sage a beau dire,
Si votre esprit divin et grand
Ne parle au sien et ne l'inspire,
Il ne vivra qu'en s'égarant.

Vous parlez tout bas à son âme.
Personne ne s'en aperçoit :
Vos lèvres sont comme la lame
Du zéphir : aucun ne les voit.

***

Parlez à ma conscience.
Vous êtes, en vérité,
Le Christ de ma confiance,
Le Christ de la charité !

NOTRE SEIGNEUR IDENTIFIÉ AVEC SON CLERGÉ.

Les envoyés du Christ sont, je le sais, les prêtres,
Ils ont l'emploi divin d'enseigner, de prêcher;
De lier et de délier ma conscience, en maitres,
Toutes les fois que j'ai le malheur de pêcher.

Je les aime; je les écoute.
C'est là ma disposition.
Les prêtres sont la clef de voûte
Du ciel : de la Rédemption.

Je cherche Jésus-Christ : je l'aime.
Puisque, mon cœur peut le trouver
Dans ses prêtres : ma joie extrême
Est d'aller à lui, sans me laisser entraver.

Tout ce que le Sauveur dit des pouvoirs du prêtre
Est la vérité même : et je ne puis la nier.
La foi m'élevera peut-être
Un jour, quoique je sois aujourd'hui le dernier.

Je crois au Rédempteur, je crois en sa parole.
Moi, je suis ignorant : je m'en rapporte à lui.
Je médite : et je tiens ma raison dans son rôle.
L'erreur est mon plus grand ennui.

Avant les joies de l'Evangile.
Le monde a dû faire pitié.
Alors qu'Euripide et Virgile
Etaient les rois de l'amitié.

Le genre humain était barbare.
Il vivait dans la dureté.
L'amitié certaine était rare
Comme la franche liberté.

L'Evangile a paru comme parait la lune,
Au milieu de la nuit.
Le Christ a pris du temps a faire sa fortune.
Mais à douze ans, déjà, son nom faisait du bruit.

Sa parole est cent fois plus belle,
Mille fois plus grande que celle
D'Alexandre le Grand ou du premier César.
Ses accents sont suivis d'une gloire immortelle,
Ils sont plus beaux que ceux du Czar.

Jésus-Christ parle mieux que les Grecs, lorsque Sparte
Immolait ses soldats, en les glorifiant.
Il est plus ravissant encor que Bonaparte.
Quand sa voix et son glaive allumaient l'Orient.

Ses discours sont plus beaux que ceux de Démosthènes
Lorsqu'il faisait la lutte à Philippe-le-Roi.
Et que sa voix prenait d'enthousiasme Athènes,
En envoyant au cœur des ennemis, l'effroi.

Ses pensers sont naturels et sublimes
Et plus parfaits que ceux de Cicéron,
Lorsque son éloquence interdisait les crimes,
Les infidélités, les forfaits de Verron. (1)

Son génie est plus admirable
Que celui de Brougham, de Pitt et d'O'Connell.
Il est vif: il est adorable:
C'est l'esprit inspiré du Fils de l'Eternel.

*
* *

O Jésus! vous avez reçu de votre Mère,
D'incomparables dons, les dons les plus heureux.
Vous avez éclipsé le chef-d'œuvre d'Homère.
Aristote et Socrate ont des livres fameux:

---

(1) Je prends la liberté de traduire le nom de Verres—*Verron*.)

L'une des merveilles du monde
Les sept sages anciens, illustres fondateurs
Ont fait preuve, il est vrai, de sagesse profonde ;
Ils se sont mis avant tous les législateurs.

Ils ont fondé des villes
Et des peuples puissants.
Leurs institutions politiques, civiles
Ont rendu leurs pays, célèbres, florissants.

Mais j'ai beau m'appliquer à leur philosophie.
Je ne trouve en eux rien qui puisse me sauver.
Votre Evangile, O Christ, est sur quoi je me fie.
Vos lois, si je les suis, peuvent me relever.

Tous vos écrits sont bons : ils ont bien plus de grâce
Que ceux de Tite-Live ; ils sont plus attrayants
Que les Pages d'Ovide et les odes d'Horace
Ils sont toujours vrais et, quelquefois, effrayants.

Vous avez l'esprit gai du Vigneron qui verse,
A tout moment, du vin dans sa coupe, à pleins bords.
Le siècle est orageux : votre esprit le traverse
Avec plus de grandeur qu'Henri cinq de Chambord.

Vous êtes plus affable en même temps plus grave
Qu'au milieu de sa cour, Louis quatorze le grand,
Vous planez au-dessus des triomphes d'Octave,
O Jésus ! Je ne vois que vous de conquérant.

C'est vous qui commandez aux empereurs, aux princes
Vous les encouragez : parfois vous les fouettez.
Tous les empires sont à vos yeux des provinces,
Les royaumes ne sont pour vous que des cités.

Vous êtes l'héritier de tous les diadèmes,
Les rois avec tous leurs honneurs
Et leurs autorités suprêmes
Sont vos lieutenants-gouverneurs.

Et les prêtres sont vos Ministres,
Ce sont eux qui me font savoir
Que les joies du mal sont morbides et sinistres
Qu'elles mettent dans l'âme un nuage très noir.

Vos Ministres ont soin de mon corps, de mon âme,
L'observation de vos lois
Conservent à mon cœur son premier feu : la flamme
De la vie, en laissant à mon esprit ses droits.

Vous avez copié notre belle existence
Sur vos penchants divins, sur vos affections.
Vous manqueriez de consistance,
Si vous nous défendiez nos inclinations.

Mais ce n'est pas ce que vous faites.
Vous aimez que l'homme ait toute sa liberté.
Vous aimez qu'il se fasse et des joies et des fêtes,
Mais dans la régularité.

Vos lois veulent que ses actes
Arrivent mesurément,
En proportions exactes
De ses forces sagement.

LA SAINTE VIERGE.

O Vierge digne de Louanges !
Vous ressemblez à l'Orient.
Impératrice des Archanges
Je me prosterne en vous priant.

Vous êtes plus douce et plus grande
Que l'Impératrice Augusta
N'est dans la Puissance Allemande,
Où la main de Dieu l'exalta.

Sainte Vierge ! je vous salue,
Car le Seigneur est avec vous,
Vous êtes maîtresse absolue
Du ciel : l'épouse de l'époux.

Vous avez la première place
Dans l'empire du Fils de Dieu.
L'aurore n'a pas tant de grâce
Que vous ; votre amour est de feu.

Bénie entre toutes les femmes,
Jésus le fruit de votre sang,
Jésus le monarque des âmes
Vient de vous, tout éblouissant.

Il est béni : les cieux l'adorent
C'est l'Homme-Dieu ressuscité
Les plus beaux feux du soleil dorent
Le manteau de Sa Majesté.

Mère du Fils de Dieu ! Marie !
Priez pour nous, pécheurs, maintenant
Dotez l'Eglise et la patrie,
D'un calme heureux et permanent,

Faites que ma chère famille
Donne au prochain de grands secours.
Que mon sang régénéré brille
En travaillant pour Dieu toujours.

Priez Dieu qu'il donne à Marguerite
Un esprit de plus en plus franc,
Sauvez ma femme humble et petite,
Sauvez son cœur obéissant.

Voilà plusieurs fois que ma plume
Essaye, O Vierge, à vous chanter,
Mais par le mal qui me consume,
J'en arrive à me lamenter.

Bénissez notre heure dernière,
Protégez-nous jusqu'au tombeau,
Ah ! soyez pour nous la lumière
Du soleil qui se couche, beau.

Les harmonies
En relief
Des litanies
De Saint Joseph.

Tuteur de Jésus-Christ ! votre main droite et belle
Avec le lys. Le nom que vous portez me rend
La paix : il réjouit l'Eglise universelle
Il encourage l'homme en santé, le mourant.

Le juste expire avec votre appui dans l'idée.

Le Très-Haut qui voulut vous avoir pour gardien
De son Fils Bien Aimé dans l'antique Judée,
Veut que vous demeuriez à jamais du chrétien
L'espérance vivante et bien consolidée.

Aimable Saint Joseph ! glorieux charpentier !
Du haut du ciel, vos mains protègent l'édifice
De l'Eglise du Christ, dans l'univers entier,
L'archange St Michel ne fait pas d'autre office.

Avec votre coutume et vos outils d'ouvrier
Tel que vous vous offrez à nous, dans les images,
Vous êtes mille fois plus beau que le laurier
Couronné de ses fleurs : agréez nos hommages.

Jadis le Grand Roi Pharaon
Fit du premier Joseph son Intendant Suprême,
Et le Dieu Très Grand de Sion
Fait de vous maintenant le régent du ciel même.

O Saint ! Notre Patron ! Priez pour Léon Treize
Et pour son immense clergé ;
Pour la grande race française
Et tout cet univers dont le pape est chargé.

Saint Joseph ! Bénissez la pieuse Italie.
Priez Dieu, s'il vous plait, pour le peuple Espagnol ;
Pour l'Irlande qu'on humilie ;
Pour la Pologne dont les rois ont fait le vol.

Priez Jésus pour la Bavière,
Priez pour le peuple Autrichien.
Priez que la Belgique étende la lumière.
Soyez du Portugal le céleste soutien.

Saint Joseph ! Protégez les nations chrétiennes,
Intercédez pour les Hébreux.
Priez Notre Sauveur pour les Tribus Indiennes.
Et pour les payens malheureux.

Vous êtes plus puissant par votre patronage
Que jamais Empereur ne fut dans aucun âge.

Vous fûtes du Christ-Roi le père nourricier.
Vous eûtes soin de Lui, de sa divine enfance.
Si je pouvais le dire à mon Dieu, sans offense,
Je dirais : " Saint Joseph est le seul créancier
Que vous ayiez, Seigneur : exaucez les prières
Qu'il fait pour nous aider d'indicibles manières."

O Nôtre Dieu ! Merci que vous nous renvoyiez
Aux charitables soins de sa haute intendance ;
Et qu'en nous le faisant honorer, vous voyiez
A nous combler des biens de votre Providence.

Saint Joseph ! Demandez à Jésus, s'il vous plait,
De mettre dans mon âme un grand regret complet
D'avoir transgressé sa loi Sainte :
Qu'il me donne un cœur pur, résolu d'observer
Cette loi désormais : un cœur plein de sa crainte
Et qui, vers lui, toujours travaille à s'élever.

Saint Joseph ! obtenez de Jésus qu'il me fasse
En premier lieu
La grande grâce
De chercher, de trouver le royaume de Dieu ;
Et qu'il m'accorde
Selon l'immensité de sa miséricorde,
Tous les biens précieux d'ici bas, par surcroit.

Priez le Christ : Ah ! priez le qu'il daigne
De plus en plus faire arriver le règne
De la Vérité Sainte et celui du Bon Droit.
Votre protection est visible et frappante.

*
* *

De ma sanctification
Saint Joseph ! élevez vous-même la charpente.
Achevez la construction
De mon salut. Priez Dieu que je me repente,
Que je sorte du mal dont mes pieds ont la pente.

Soutenez-moi : je veux pratiquer la vertu
Sur le même chemin que Jésus a battu.
Que je sois tout à fait saint, avant que je meure.
Aidez-moi, Saint Joseph ! jusqu'à ma dernière heure.

Saint Joseph ! aidez-moi vous-même à m'assoupir
D'un sommeil qui n'ait rien de fatal ni d'horrible.
Assistez-moi vous-même à mon dernier soupir
Pour que ma mort soit douce, exemplaire et paisible.
Et qu'aussitôt après avoir rendu l'esprit,
J'entre en partage, avec mon Sauveur Jésus-Christ.
Saint Joseph ! vos vertus sont la belle atmosphère
Que mes deux poumons ont besoin de respirer.
Bénissez-moi ! je suis l'humble thuriféraire
Qui vous encense ; puis-je assez vous admirer ?

Priez afin que Dieu prenne en douce mémoire,
Les fidèles défunts qui sont en purgatoire ;
Surtout ceux qui me sont chers et plus attachés.
Qu'Il délivre aujourd'hui de la peine des flammes
Ceux de nos aïeux dont les âmes
Ont besoin que Jésus efface leurs péchés.

Voilà vingt ans passés que j'ai perdu mon père
Et qu'il dort le sommeil inconnu du trépas.
Le bras dur de la mort m'a pris des sœurs, un frère
Très aimés. Saint Joseph ! Ne les oubliez pas.

Conduisez-les au ciel, s'ils n'y sont pas encore.
Ils ont remis à Dieu leur âme, en vous aimant.
Vite, délivrez les, puisque je vous honore.
Ils vous ont invoqué jusqu'au dernier moment.

L'ARCHEVÊQUE DE SAINT BONIFACE

Alexandre Antonin Taché !
Vous avez accompli des œuvres qui m'enchantent.
Du haut des Monts-Rocheux, mon front se tient penché
Sous votre main. Mon cœur et mon esprit vous chantent.

Vous avez été fait prêtre chez les Oblats
A la fleur de votre âge. Et depuis, vos années
Ont été pour le Dieu qui vous les a données.
Evêque à vingt-huit ans, actif et jamais las,
Vous avez établi des missions nombreuses,
Nonobstant la misère et des peines affreuses.
Vous êtes grand devant moi, parmi les prélats.

Vous avez du Sauveur annoncé les maximes
Au milieu de plusieurs tribus.
Vos leçons ont fermé sous leurs pas des abimes
D'erreurs et des gouffres d'abus.

Vous leur avez donné la loi surnaturelle
Et tous les préceptes divins
De la religion du Christ qui prend sur elle
D'effacer les péchés, et qui hait les devins.

Sous votre épiscopat, les familles Métisses
Ont fait plus de progrès en trente ou quarante ans
Que des gouvernements riches, pleins d'injustices
Leur en auraient fait faire en un siècle de temps.

L'éducation eut votre sollicitude.
Plusieurs qui sont instruits ne le doivent qu'à vous,
Ce fut votre habitude
De travailler pour tous,

Vos travaux dont je vois briller la noble trace
Sont plus profonds que ceux du Congrès dans l'Utah.
Monseigneur, vous avez parmi nous plus de grâce
Que Minnéapolis dans le Minnesota.

***

Vous êtes le pivôt de la foi catholique
Autour duquel, Métis canadiens et français
Viennent s'amalgamer sans cesse et sans réplique
Dans ce Nord-Ouest où Dieu leur donne un accès.

Les Métis canadiens français
Grandiront sous votre guidance.
Ce triple nom vivra grâce à la Providence
J'en serais moins certain si je n'obéissais.

Monseigneur, la beauté de vos vues se déroule
Devant les émigrants en foule
Comme le sol du Nébraska
Votre voix est édifiante.
Votre parole sainte est plus fortifiante
Que les eaux de Kamouraska
Ne le sont à ceux qui s'y baignent
Heureux
Sont ceux
Qui vous aiment et qui vous craignent.

***

Soixante et dix vous fait honneur,
Votre autorité salutaire
A fait du bien à l'Angleterre,
Sa Puissance vous doit, je pense le bonheur
Des œuvres qu'Elle vante à la Rivière Rouge,
Mais elle m'a fait mal, aussitôt que je bouge,
Je sens l'horreur des coups que son bras m'a portés,
Monseigneur, je vous remercie
D'avoir pris votre part de nos difficultés.
Assuré que, sans vous, une tombe noircie

Couvrirait à jamais les cendres de mon corps,
On parlerait de moi comme on fait des victimes
De trente-sept, l'Eglise et mes amis intimes
Reconnaîtraient, c'est vrai, mes généreux efforts,
Mais je serais parmi les hommes qui sont morts.

D'ailleurs, vous le savez, j'ai compris votre rôle;
Puisqu'au moment voulu, j'ai pris votre parole.

Chaque fois que vos pieds partaient pour Ottawa,
Vous me paraissiez suivre une route aussi rare
Que le Missisipi, lorsque son eau sépare
Les Illinois de l'Iowa.

***

C'est la religion qui vous a fait prospère.

En dix-huit cent soixante et onze, le Saint Père,
Que nous aimions vous fit monter
Dans la Sainte hiérarchie.
En vous fortifiant aux yeux de l'anarchie
Que vous travailliez à dompter.

Le Pontife régnant de la ville de Rome
Désireux d'honorer l'archiépiscopat
Vous y promût; afin que se développât
De plus en plus votre œuvre approuvé du grand homme.

L'évêque de St-Albert
S'inclina devant vous, avec son diocèse
Et la tribu Montagnaise
Et les autres indiens que son clergé dessert.

Vous avez un ami fidèle
Un confrère prudent, un apôtre modèle
Dans Monseigneur Vital Grandin,
Ses travaux courageux dissipent les ténèbres
Au loin : et deviendront, peut-être, plus célèbres
Que les exploits de Saladin.

J'ai pu connaître un jour sa charité parfaite,
Son souvenir revient souvent
Egayer mon cœur comme un souvenir de fête,
Je sens qu'il fait gaudir ma plume en écrivant.

Ils savent ce qu'ils font ceux qui l'ont mis au faîte.

***

Le Saint Evêque d'Anemour
Qui donne à Jésus-Christ, aux pauvres, son amour,
Avance
Et lance
Ses prédications avec votre support,
Aussi bien qu'il peut dans le Nord.

Sa grandeur qui vous doit le respect de sa Mître
Vous est soumise avec ses pouvoirs et son titre.

Je me souviens toujours de Monseigneur Faraud,
Jadis auprès de vous, il a dit quelque chose
Pour m'aider. Maintenant je peux en dire un mot,
Ce mot : c'est merci ; c'est le mot couleur de rose.

L'Evêque d'Ermidel, son cher coadjuteur,
Chaussé de la raquette et de sa pesanteur,
Souffle le dévouement dont son âme est saisie
Dans l'Athabaska-McKenzie,
Tout droit au Pôle dont son zèle a la hauteur.

De quel pays heureux est donc originaire
Ce courageux missionnaire ?
Ah ! c'est du beau pays de France ; Eh bien ! Salut !
Emparez-vous du Nord. Faites fondre la glace
Au feu de votre cœur, infatiguable élu !
Prêchez ! Faites du bien ! Qu'un Dieu Bon vous en fasse !

Archevêque Taché ! Vos grands Vicariats
Apostoliques, sont d'autorité plus forte
A mes yeux de chrétien, que les Viziriats
Autrefois si fameux de la Sublime Porte.

Vous pouvez bien mettre les gants
Blancs de la grâce et ceux de votre Seigneurie,
Habillez-vous dans la soierie
Des grandeurs de l'Eglise ! ah ! vos pieds élégants
Ont le droit de chausser la céleste chaussure,
Puisqu'en vous infligeant mainte et mainte blessures
Vous avez fait les pas du ciel... Vos suffragants
Ont en soin le beau champ de votre immense course,
Ils gravitent autour de votre trône aimé
Comme autour du Pôle allumé
Les étoiles de la Grande Ourse.

Les Monts-Rocheux sont des remparts
Que franchit aisément le feu de vos regards.

Vos juridictions, votre archidiocèse
Ne comprennent-ils pas la Colombie-Anglaise ?

Mes illustres Seigneurs d'Herboniez et Durien,
Angéliques acolytes
Vous servent au nom de Dieu.
Ils ont le cœur plus pur que les aérolites
Dont l'éclat se répand au milieu de la nuit,
Sous la voûte des cieux, sans y faire de bruit,
La mer vient vénérer sur les sables sauvages
Le Prélat de Marcopolis.
Et son front se prosterne, humble, sur ses rivages,
Devant la crosse d'or de Militopolis.

La mer vient encenser de sa vague éloquente
Votre autorité dans ses ports.
Et de ses beaux roulies la caresse fréquente
Embrasse votre sol, en chérissant ses bords.

Vous êtes revêtu de la Grâce Divine.

Le plus beau des océans
Fait monter comme en colline
Sa lame pour tâcher de vous voir : il incline
Pour vous ses flots bienséants.

***

Le soleil qui descend de l'horizon a hâte
De passer les pays situés au nadir,
Il court toute la nuit, jusqu'à ce qu'il éclate
Du côté de l'aurore, où je le vois bondir
Le matin, pour venir se mêler à la grâce
Qui plane sur l'archevêché,
D'Alexandre-Antonin Taché.

L'Eglise de St Boniface
N'éprouve jamais de chagrin,
Sans que le ciel le plus serein
Se contriste et devienne sombre ;
Sans qu'on entende au loin le tonnerre gronder
Et peu de temps après la foudre se fronder
Dans des nuages dont Dieu seul connaît le nombre.

Je sais que les politiciens
Ont leurs enjeux de politiques,
Pour déconcerter ou pour gagner la critique ;
Les plus francs ont leurs ruses et leurs petits moyens

Mais votre conduite est circonspecte, honnête.
Des motifs élevés guident vos actions,
Je vous ai vu parmi les chefs et les champions :
Vous étiez plus grand qu'eux tous, de toute la tête.

***

Combien n'avez-vous pas pris de précautions
Pour tâcher d'adoucir l'amertume des luttes ?
Ah ! Lorsque vous voyez se succéder mes chutes
Votre voix me donnait des bénédictions.

Vous avez expliqué dans vos écrits lucides
Le sens de mes succès, celui de mes revers,
Et vos lettres bien que placides
Ont souvent flagellé des ennemis pervers.

Les enfants de St Jean-Baptiste
Et la multitude orangiste

Parlaient en toute occasion
De se mettre en collision,
Ils étaient partis pour se faire
La lutte la plus sanguinaire,
Mais par votre intervention
Votre grâce a su mettre un terme
A la grande irritation
Des esprits, vous avez eu la main large et ferme.

Et poussant cri sur cri plaintif
Vous avez de la paix enfin gagné la palme.
Vous avez rassis dans le calme
Votre cher pays adoptif.

Vous serez dans l'histoire aussi grand qu'un colosse
Entre le Nord-Ouest et le Haut-Canada,
Votre Pallium fait honneur au Sacerdoce,
Et votre nom s'étend comme le Névada.

***

Si ma poésie est œuvre de bon poëte,
Je l'offre à votre Grâce ; et j'en ai du plaisir,
Ma langue, Monseigneur, serait presque muette
Si vous ne m'aviez pas aimé pour me choisir
Comme vous l'avez fait d'une manière aimable
Lorsque j'avais douze ans,
Je me souviens toujours de quel air agréable
Vous m'avez désigné parmi beaucoup d'enfants,
En disant : "Nous pourrions, je crois, le faire instruire."
Oh dix-huit cent cinquante-huit !

A mes yeux charmés, c'est Dieu qui vous a fait luire !
Vous êtes l'année, où jeune, l'on m'a conduit
Dans le noble pays de la Nouvelle France
Pour me sauver de l'ignorance
Et des profondeurs de sa nuit !...

Grâce à vous, Monseigneur, j'eus ma place au collège
Des Sulpiciens de Montréal
J'eus l'éducation qu'approuve le Saint-Siége,
Et ma jeunesse a vu clair. Le feu boréal

De l'enseignement catholique
Eclaira l'horizon de mon heureux printemps,
J'ai reçu dans mon cour ses rayons éclatants.
J'ai compris la lumière, et j'ai vu dans sa marche
Les doux efforts que font vers le ciel ses tirants.
J'ai vu droit au zénith la beauté de son arche,
Et tout autour de moi ses immenses courants.

L'Eglise est un foyer de lumière électrique ;
La Sainte Eglise apostolique
Et Romaine m'a fait contempler l'idéal
Du bien dans Jésus-Christ, et la vertu possible
Sur les pas de son chef visible
Qui seul est Pape-Roi de l'ordre social.

Le jour où mon pays eut besoin de mon aide,
J'embrassai de ses droits le chemin lumineux,
Pour obtenir, après des travaux épineux
La constitution des forces qu'il possède.

J'ai tâché, comme font les gens vraiment instruits,
D'avoir soin du présent, en vivant de constance,
J'ai tâché de porter pour l'avenir des fruits
Comme doit en donner tout arbre d'importance.

Aussi suis-je certain d'avoir édifié
Les pauvres et les bons, même d'injustes hommes,
Et je suis sans chagrin d'avoir mortifié
Les ambitieux dont j'ai refusé les sommes.

Mais sans votre protection,
Sans la brillante instruction
Dont les prêtres que je vénère
M'ont fait don sous le toit de leur beau séminaire ;
Ah ! sans vos bienfaits, Monseigneur,
Comment aurais-je pu m'élever à l'honneur
D'écrire mon nom dans l'histoire ?
Jamais, sans vos bontés, je n'aurais eu la gloire
De me trouver en lutte avec ces millions
D'hommes dont j'ai bridé les fortes passions,

Ah ! Si la charité que vous avez nourrie
Pour moi, dès mon bas âge ! Ah ! Si votre Grandeur
N'avait pas fait de moi l'homme de ma patrie,
Jamais des bons combats je n'aurais eu l'ardeur !...

Et jamais je n'aurais reçu les doux hommages,
Le soutien généreux, le grand appui moral
Dont le peuple rural,
Les cités, les villages
Du Bas-Canada, se sont plûs
A m'honorer ; jamais je n'aurais vu les dames
Les filles de Chambly, tant d'autres nobles femmes,
S'expliquer d'une voix et d'un cœur résolu
A Lady Dufferin ; et la presse de dire
Au représentant de l'empire
Au vice-Roi son fier époux,
Que les Métis étaient frappés d'injustes blâmes,
Et que cinquante-huit mille âmes
Etaient en deuil de voir leurs chefs sous les verroux.

Jamais les filles Angéliques
Des cloîtres canadiens n'auraient, dans la ferveur
De leurs vœux et de leurs pratiques,
Soupirées vers le Dieu du ciel en ma faveur !...

Mes yeux n'auraient jamais contemplé le spectacle
D'un archevèque de Québec,
S'adressant à la Reine, avec,
La prévoyance d'un oracle,
Pour aviser Sa Majesté
D'agir vis-à-vis nous selon la probité
Que l'Etat doit toujours à ses chargés d'affaires ;
Et pour prier la Royauté
De se conduire envers nous, avec loyauté.
Puisque les sommités avaient été bien fières
De vous autoriser du ton le plus flatteur
En termes généraux et pleins de latitude
A vous rendre chez vous, en Pacificateur,
Afin d'y mettre un terme à notre inquiétude
A tout le trouble dont le gouvernement rude
D'Ottawa, seul était l'auteur,

Jamais je n'aurais vu l'épiscopat sublime
De la Nouvelle-France. intervenir, aider
Avec sa force, avec son clergé magnanime ;
Et d'accord avec vous, tout ensemble, plaider
Pour tout un peuple, auprès du trône,
Et je n'aurais pas l'agrément
Que la Providence me donne,
De savoir qu'aujourd'hui le noble document
De la Pétition épiscopale, bonne,
Attend après ses fruits et mûrit doucement
Dans les Bureaux de la Couronne.

Archevêque Mon Bienfaiteur !
Puisque vos pieds saints m'ont cherché dans la chaumière
Métisse, pour ouvrir mes yeux à la lumière !...
Ah ! puisque vous m'avez servi de bon tuteur,
Il convient que je vous renvoie
Avec humilité les fiertés de ma joie
Et tous ces éloges d'Etat
Qu'a daigné me donner la Presse Américaine
Lorsque ses grands journaux se sont donnés la peine
De voir et d'empêcher qu'on ne vous molestât.

Le nom de Louis a brillé : sa renommée
Vous appartient. Elle est à vous.
La parole de Dieu que vous avez semée
En lui, vous fait du grain qui monte à vos genoux,

Ses vues sont les épis d'une moisson mouvante,
Qui du soleil ont eu la chaleur au besoin,
Que les orages ont arrosé avec soin,
L'air les fait onduler, balancer, quand il vente.

Le champ de mes pensées, sous un temps trop couvert.
Naguère encor, c'est vrai, paraissait un peu vert.
Mais enfin la récolte est mûre
Elle est grande à pleine clôture,

Récoltez, Monseigneur ! Le peuple Anglo-Saxon
Ne s'en fâchera pas. Il sait que la récolte
Ne peut pas s'appeler révolte.
Commencez, s'il vous plait, faites votre moisson.

***

Je recommande à tous ceux qui sont bons, cette ode,
Je l'ai faite en vous célébrant.
Que le bon Dieu le veuille ! Et ce sera la mode
De réciter ces vers que j'adresse, en souffrant,
A Monseigneur Taché-le-Grand.

JOSEPH DAMIANI.

SUPÉRIEUR DE LA MISSION SAINT PIERRE, MONTANA.

Sur la coulée aux Saules-Plates
Un prêtre promène ses pas.
Il nous civilise ; il nous flatte
Et ne nous abandonne pas.
Et pour nous sa puissance éclate
Au delà même du trépas.

Pendant la vie il nous console,
Il nous instruit comme il le faut,
Et sa vertueuse parole
Corrige en nous plus d'un défaut,
Lorsqu'enfin la mort nous immole
Il nous aide auprès du Très-Haut.

L'amour céleste du bon Maître
Luit dans le regard de ses yeux.
Quel est l'endroit qui l'a vu naître ?
Ah ! Dites nous quels sont les cieux
Qui nous ont envoyé ce prêtre
Aussi dévoué que pieux ?

Il vient de la belle Italie,
De la ville de Tivoli.
Sa charité qui se publie
Ne sera pas mise en oubli.
A nos bons désirs, il se plie,
C'est le jésuite accompli,

Il prêche le bien qu'il pratique,
C'est un ange de Bon-Conseil.
Dans cette grande république,
C'est lui qui nous tient en éveil.
Sa résidence Monastique,
Est à la Rivière-au-Soleil.

Je me livre et me recommande
Au pouvoir dont il est muni,
Vos ordres ont force plus grande,
Prêtre Joseph Damiani,
Que ceux du Lord, chef de l'Irlande
Dans le sein du Royaume-Uni.

Charitable Missionnaire !
L'esprit que Dieu vous a donné,
Nous conserve et nous régénère.
Au ciel soyez-en couronné.
Le peuple métis vous vénère,
Car il possède un cœur bien né.

Vos pensées sont plus élevées
Que la montagne du Grand-Bois,
Vos vertus sont mieux éprouvées
Que l'or pur des anneaux des Rois,
Les voies du ciel que j'ai rêvées
S'applanissent quand je vous vois.

Votre âme est plus belle et plus pure
Que l'Eternel Ceinturon Blanc
Des Montagnes de la Ceinture,
Le vent du ciel en s'élevant
N'a pas un aussi beau murmure
Que votre voix en nous parlant.

AU REV. PERE JESUITE FREDERICK EBERSVILLE

CURÉ DE BENTON, MONTANA.

Prêtre Fréderick Ebersville !
Vous êtes éclairé : Vous êtes affermi
Dans les sentiers de l'Evangile.
Vos instructions sont bien celles d'un ami.

Je sais que vous m'aimez. Votre amour pour mon âme
S'inspire au Sacré-Cœur même de Jésus-Christ.
Votre prière ainsi qu'un pieux télégramme
Monte, quand vous voulez, droit au divin esprit,

Ayez la charité, mon Père, et la tendresse
De vous intéresser en ma faveur, afin
Que Dieu m'aide à présent que le besoin me presse.
Le prêtre qui prie est autant qu'un Séraphin.

Demandez au Seigneur que son salut descende
Du ciel sur moi qui suis de bonne volonté.
Comme prêtre approuvé votre influence est grande
Auprès de ce Dieu dont vous prêchez la bonté.

Vos supplications lui sont plus agréables
Que les parfums de l'encensoir.
Souvenez-vous de moi dans les cris ineffables
Que vous poussez vers Dieu le matin et le soir.

Votre piété solide
Est un grand arc bien tendu
Qui décoche au Très-Haut son trait juste et rapide,
Son trait le plus assidu.

Vos oraisons jaculatoires
Sont des éclairs éblouissants.
Elles sont aussi méritoires
Que des présents d'or pur et de myrrhe et d'encens.

***

Lorsque votre prière éclot du sanctuaire
Et s'éléve vers l'Eternel ;
Lorsque vous récitez votre saint bréva ire,
Le son de votre voix est grave et solennel.

Votre voix suppliante est pleine d'harmonie.
Toutes vos oraisons sont d'admirables chants.
Que des armées d'Elus écoutent, réunies,
Parce que tous vos vœux, mon père, sont touchants.

La Vierge vous bénit. Les célestes phalanges
Prient pour vos pénitents qui font bien leurs aveux.
Et selon vos désirs, le plus parfait des anges
Fait monter jusqu'à Dieu le moindre de vos vœux.

Vous conseillez le bien, tout ce qu'il a d'aimable,
Vous voulez à tout prix qu'on haïsse le mal,
Vous voulez que chacun vise à l'état normal,
Et s'abstienne avec soin de tout acte blâmable.

Vous faites ce qui plait à Dieu, ce qui lui plût,
Ce qui plaira toujours à sa vie éternelle,
Vous vous tenez pour moi sans cesse en sentinelle,
Vous gardez jour et nuit les portes du salut.

Prêtre ! vous me donnez l'exemple
Des grandes vertus. Le regard
Fixé sur vous, je vous contemple,
Dieu vous a mis plus haut parmi nous dans son temple
Que ses mains, dans le ciel, n'ont mis le St. Bernard.

Les côtes de Benton sont moins belles, moins blanches
Sous la neige de leurs hivers
Que vos épaules, les dimanches,
Quand vous priez pour l'univers ;
Et que tous vos habits éclatent
De splendeur, proche des autels
Où mes yeux attentifs constatent
Combien vous dominez le commun des mortels.

Lorsque vous élevez vos deux mains vers la voûte
De l'église et des cieux,
Que je vous vois prier et que je vous écoute ;
Je demande à mes yeux

Si vos mains ne sont pas des ailes
Qui s'ouvriraient ainsi pour prendre leur essor
Vers les régions éternelles
Où Dieu règne à jamais dans son royaume d'or.

Prêtre ! vous ressemblez à la Butte-Carrée,
Que j'aperçois d'ici, qui se tient séparée
Des montagnes ; et qui, s'élevant à l'écart
Guide le voyageur en fixant son regard.

Je veux rester soumis à votre Révérence,
Mon respect envers vous n'est pas superficiel,
Les plis de votre aube ont la riante apparence
Des blanches nuées du ciel.

Ce cordon de laine pure
Qui vous ceint d'un triple tour,
N'est-ce pas une ceinture
Dont la beauté ressemble à la barre-du-jour ?

Vous me semblez dix fois plus fort par votre étole
Que ne fut par le glaive autrefois Du Gueselin.
Vous êtes plus grand en parole
Que le prince Bismarck aujourd'hui dans Berlin.

Votre manipule est auguste,
C'est un ornement simple autant que fastueux,
Qui rend beau votre bras sur lequel il s'ajuste,
Les Empereurs n'ont rien d'aussi majestueux.

*
* *

Lorsque je vois durant la Messe, la chasuble
Répondre aux mouvements de vos reins droits et forts,
Il me semble que c'est l'eau haute du Danube
Qui s'agite à mes yeux, en saluant ses bords.

Les actions de votre vie
Prêtre Ebersville, sont belles comme le Rhin,
Si l'Eglise du Christ, hélas ! est asservie,
Vous savez la distraire au moins de son chagrin.

*
* *

Le nom de Waxweiler, votre place natale
Vivra toujours dans mes essais,
Car l'attention générale
En devenant impartiale
Mettra peut-être en vogue un jour mes vers français.

Que Dieu récompense la Prusse
De vous avoir fait naître. Il faudrait que je fûsse
Ingrat, pour oublier ce pays glorieux
Qui donne au monde de saints prêtres,
Qui donne à l'Europe des maîtres
Dont la Magnificence éclate à tous les yeux.

O Prusse ! vos soldats ont eu force en campagne,
Et vous avez gagné l'Empire d'Allemagne,
Mais vos prêtres en Mission
Dans les divers endroits du monde,
Ont mis peut-être une main plus profonde,
Que vous pensez, à la perfection
De votre Victoire
Et de votre gloire.

RECONNAISSANCE

Fabien Barnabé sommeille
Du profond sommeil des morts,
L'aumône qu'il a faite est un flambeau qui veille
Sur les restes de son corps.

Il a fini ses jours ; mais son âme chérie
Vit. — Mon Dieu ! vous savez qu'il aima votre loi !
Souvenez-vous, je vous en prie,
De son dernier soupir de foi !

Payez-le de m'avoir aidé dans la souffrance,
Son cœur était rempli d'abandon sage à vous,
Je sais que vous aimez, O Jésus trois fois doux,
Le Ton-Beau (*Tombeau*) de son espérance.
Mon Dieu ! Souvenez-vous qu'il se trouve inhumé
Dans une terre sainte ; et qu'il est embaumé
Dans le Serre-Cueil (*Cercueil*)
De sa charité.
Il a passé, Seigneur, comme passe une feuille,
Payez-le, maintenant, pour ce qu'il m'a prêté.

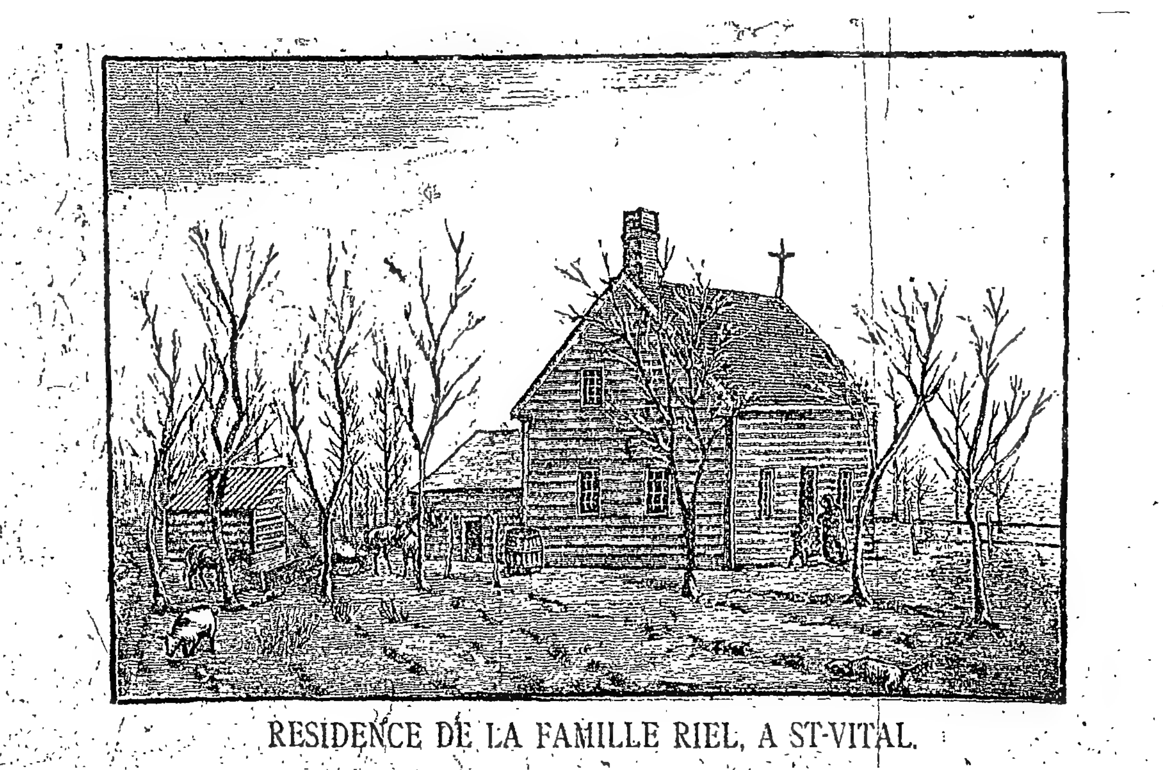
LOUIS "DAVID" RIEL.

Ceci, est la vraie copie d'un document écrit et composé par Louis "David" Riel.

Sur quoi nous certifions et apposons nos signatures.

(Signé) JOSEPH RIEL
ALEXANDRE RIEL
HENRIETTE POITRAS.

Daté à St-Vital, 12 janvier 1886.



RESIDENCE DE LA FAMILLE RIEL, A ST-VITAL.



A SIR JOHN A. MACDONALD.

Sir John A. MacDonald gouverne avec orgueil
    Les provinces de la Puissance.
Et sa mauvaise foi veut prolonger mon deuil
Afin que son pays l'applaudisse et l'encense.

    Au lieu de la paix qu'il me doit,
Au lieu de respecter d'une manière exacte
        Notre Pacte
        Et mon droit,
Depuis bientôt dix ans, Sir John me fait la guerre.
Un homme sans parole est un homme vulgaire,
Fort ou faible d'esprit, moi, je le montre au doigt.

Il a voulu jeter dans la sombre disgrâce
    Le prélat de Saint Boniface,
Et se voyant mal pris, il a feint la candeur,
Il s'est montré gentil pour plaire à Sa Grandeur,
Il commissionna le Pontife Alexandre
D'apaiser les métisses justement soulevés :
Et de ne pas manquer de leur laisser entendre
Qu'ils avaient, après tout, bien fait de se défendre
Puisque les MacDougall et les Schultz dépravés
    Etaient dûment désapprouvés
De nous avoir causé toutes sortes d'alarmes
    En prenant contre nous les armes
        Sans l'autorité
        De Sa Majesté.

Eh ! comme de raison, il voulait faire croire
    Au gouvernement Provisoire
Qu'Ottawa renonçait à la duplicité
Et rejettait le mal qu'il avait médité

Contre nous, et saurait prendre une politique
A notre égard, conforme à la saine critique.
Sir John eut du bonheur, car l'envoyé sacré
Agit et parla comme il avait espéré.

Qui peut dire autrement? L'évêque a bien fait l'œuvre
Pour convaincre, il jura la parole d'honneur,
Mais au lieu d'accomplir, Sir John fit la couleuvre,
Le traître, il a fait honte au noble ambassadeur.

Il a laissé hurler sa province enragée,
Il ne l'a pas guidée, il n'a su que flatter,
Et John, dans ses erreurs, l'a même encouragée.
Cet homme n'a jamais rien fait pour racheter
La parole d'honneur qui se trouve engagée.

Il a trompé l'Evêque, et puis l'a démenti
A mots couverts, avec assez de politesse
Pour cacher sa scélératesse,
Et contenter ses gens sans nuire à son parti.

Il a beau revêtir des façons imposantes,
Il a beau se fier sur son habileté,
Il rendra compte un jour, au Seigneur irrité,
De ses injustices criantes.

Ses discours sont fins ; c'est le chef du Parlement,
Il est assis parmi les princes du royaume,
Mais à peine Sir John sera-t-il un atôme
Lorsque Dieu le fera paraître au jugement.

Et qui sait même, dès ce monde,
S'il ne faudra pas qu'il réponde
De n'avoir été qu'un meneur
Sans principes et sans honneur.

Tandis que ce géant des Communes étale
Devant Son Altesse Royale,

Ses qualités de diplomate,
Moi je me fortifie, et mon cœur se dilate,
Dans ce que la souffrance offre de plus exquis.

J'offre à Dieu de grand cœur tous les maux que j'endure,
Afin que son esprit souffle à mes ennemis
De n'avoir pas la main trop dure,
Vis-à-vis mon peuple soumis.

Le candidat battu de Kingston s'est permis
Plus d'une ruse en sa carrière,
C'est ainsi qu'il ternit sa réputation ;
Un renard hors de sa tannière
Fait aussi bien des tours dignes de mention.

Et souvent Sir John tache encor sa renommée
Auprès d'une carafe, en abusant du vin,
Et quand bien même la fumée
De son cigare est parfumée
Cela l'empêche-t-il d'être un ministre vain ?

En dix-huit cent soixante et treize
Quand Lépine fut en prison ;
Que le Manitoba se tordait de malaise
Et qu'on me traquait sans raison

Sir John offrit trente-cinq mille piastres
Si je voulais déserter pour trois ans
Ma nation dans ses désastres ;
Et laisser mon ami Lépine, dans le temps
Que ses mains et ses pieds portaient des fers sanglants.

Ah ! Je me suis trouvé content de voir à terre
Un bon matin, Sir John avec son ministère !

Cependant ses projets sont beaucoup moins étroits
Que ceux d'Edouard Blake et ceux de MacKenzie.
Si Blake s'est fermé l'avenir, c'est la fois
Qu'entraîné par la frénésie

Il a voté le prix du sang,
Et qu'au mépris de la justice
Il a sauté de haut sur un peuple innocent,
Et maudit, dans ses chefs, la nation métisse.

MacKenzie est un homme à peu près dépensé.
Son règne de cinq ans l'a bien recompensé
Des services qu'il a pu rendre
Aux amis qu'il avait. Nous l'avons vu descendre
Du pouvoir, degré par degré.
Il perdait tous les ans, sans y manquer, des votes.
Ses mesures étaient toutes un peu manchotes.
Cet homme fut chétif; ce me semble, a son gré,
Personne ne l'a dénigré.
Un autre a pris sa place, il a perdu son siège.
On a pour lui le cœur plus froid que de la neige.
C'est un chef demi mort que j'aperçois debout.
Peut-être avant longtemps fera-t-il la culbute.
Il peut dans son comté faire encore une chute.
Je respecte son âge. Ah ! le vieux Marabout.

Sir John A. MacDonald a du prestige, certes,
Si ses amis de l'Est l'ont laissé sans appui,
La Colombie Anglaise a réparé ses pertes,
Et l'un de ses comtés a tout voté pour lui.

Sir John se trouve encore une fois au pinacle
Quoiqu'il soit très habile et leste à se jucher,
On peut presque s'attendre à le voir trébucher
Bientôt. Et ce sera peut-être au moindre obstacle.

Il discourt en faveur de la Protection,
Mais il frappe Lépine et moi d'oppression.
Cet homme fait dommage à sa cause Ontarienne
En y subordonnant la cause Canadienne.
Et pendant que Sir John tourne ses plans en loi,
Moi je coupe et je fends mon bois,
Je nettoye humblement tous les jours une étable.
Je mûris ; je médite ; et je suis équitable ;

Non pas autant qu'il faut, mais autant que je peux.
Sir John gouverne avec les loges débridées
D'Orange, il les soutient, moi je souhaite et veux
Conduire en m'appuyant sur les bonnes idées.

Que l'anglais soit ce qu'il voudra
Qu'il soit religieux à sa manière anglaise.
Il faut que moi je vive autant qu'il me plaira
Selon la bonne foi catholique et française.

S'il veut me gêner là-dessus,
Je saurai conserver dans mon âme assez forte
Les principes que j'ai reçus.
Je me rirai de lui, je passerai sa porte
En disant :
" Malfaisant "
" Que le Diable, après tout, si tu le veux, t'emporte."

O Dieu Puissant ! Daignez protéger les Métis.
Que déjà les Anglais ont presqu'anéantis.

***

Le Lac Ontario dans un jour de tempête
Désempara la goëlette
De Sir John MacDonald. L'illustre Paria
Se trouvait à la belle étoile
Parmi les naufragés, quand Ryan le pria
De venir remonter sa voile
S'il pouvait, à tout risque, au marais du cajeu,
Au milieu
Des grenouilles
Qui chantent jour et nuit à l'ombre des quenouilles.
Sir John accepta. Mais quelqu'Ave Maria
L'a sans doute chassé du comté de Marquette
Car à peine essouflé, le grand homme à la quête
Se rendit à l'appel d'un gueux qui lui cria
Et s'en fut respirer l'air de Victoria.

Chassé des bords de l'Atlantique
Il peut se reposer sur ceux du Pacifique.
En vérité, c'est consolant.
Mais à tout prendre, c'est tout de même étrivant.
Sir John n'a pas grand poids, si Kingston le garoche
Sans forcer, par dessus les montagnes de roche.

Je ne souhaite pas, Sir John, que votre mort
Soit pleine de tourments, mais ce que je désire
C'est que vous connaissiez et souffriez le remords,
Parce que vous m'avez mangé, comme un vampire.

L'horizon, tout le ciel m'apparaissait vermeil.
Vous avez accablé de soucis mon jeune âge.
Et vous êtes sur moi comme un épais nuage
Qui dérobe à mes yeux la clarté du soleil.

J'espère voir la fin de vos pensées altières.
Vous avez fait le mal : et c'est ce qui détruit.
Vous tomberez peut-être avec le même bruit
Qu'on entend l'Ottawa bondir dans les Chaudières.

Vos moyens d'actions, John, ne sont pas les miens.
Mes amis ont souffert de ma grande folie.
Ils s'en consoleront car elle fut jolie.
Vous n'effacerez pas mon passé, car j'y tiens.

Vous, vous serez comme pour le hardi mensonge.
C'est à vous que j'en veux pour ma proscription
Je fais mon temps d'exil, et je mange mon rouge
Et je suis, malgré vous, chef de ma nation.

Je n'abandonne pas mon plan, je l'étudie.
Et je l'ai travaillé d'une façon hardie.
J'ai trouvé ce que je voulais.
Je vous connais à fond maintenant, peuple anglais.

Le Bas-Canada n'est pas libre
Avec vous, comme on le prétend,
Vous souffrez quand un nom canadien français vibre,
Vous tâchez de l'abattre en le persécutant.

Vous avez rempli d'amertume
La grande âme de Papineau.

Et notre historien Garneau
Ne vous a pas encore mis assez sous sa plume,
Quoiqu'il ait buriné souvent la vérité
Sur votre compte avec beaucoup de netteté.

Nous sommes, grâce à Dieu, nés pour les idées belles
Pour les actes d'honneur et de beau dévouement
Nous avons de l'essor pour les vertus réelles,
Mais votre faux gouvernement
Pèse sur nous sans cesse et nous coupe les ailes.

Vous voudriez remplacer notre religion
Par vos idées philanthropiques.
Vos journaux possédés avec leurs philippiques
Grondent, chacun leur tour, contre la légion
Des Canadiens-français d'élite, hommes et femmes,
Qui travaillent pour Dieu, pour le salut des âmes.

Vous admirez nos sœurs pour haïr nos couvents,
Vous détestez nos séminaires
Autant que nos missionnaires.
Et moi je vous ai vu rire de nos savants.

Vous détestez tous ceux qui, dans le sacerdoce
Combattent vaillamment les effets du poison
Que vous donnez à grosse dose
En mettant, dans chaque maison,
Cette soif de l'argent et de la jouissance
Qui fait tomber le corps en dégénérescence
Et qui fait aussi perdre à l'esprit sa raison.

J'ai voulu consacrer plusieurs de mes journées
A sonder, comme il faut, quelles intentions
Vous avez, en faisant vos fréquentes tournées
Aux belles institutions

Du Canada français. Visiteurs à maudire,
Vous y venez toujours pour trouver à redire.
La plupart d'entre vous, vous vous souciez peu
D'être même polis. Vous entrez l'œil en feu,
Vous partez sans laisser le moindre bon sourire,
Car vous ne savez pas aimer.

Lorsque vous me croyez pris de folie extrême
Mes oreilles cent fois vous ont ouï blâmer
Les établissements de la charité même.
Quand vous vous croyez seul, votre bonheur suprême
Est de nous mépriser et de nous diffamer.

Dans le Bas-Canada, la classe gouvernante
Dit généralement qu'elle est fière et contente
D'obéir à l'anglais ; qu'il est pour nous, courtois
Et bon de nous laisser faire nos propres lois.

Mais croit-on que l'anglais fera jamais outrage
Aux Canadiens-français qui font bien son ouvrage,
L'anglais est égoïste et plein d'ambition,
Il lui faut pour agents des âmes aussi viles
Qu'habiles.
Aussi s'applique-t-il, dans notre nation,
A gagner les plus forts d'entre les plus serviles.

Canadiens ! L'anglais n'est ni droit ni généreux,
C'est absolument le contraire,
Vous n'avez, pour le voir, qu'à bien ouvrir les yeux.
Voulez-vous bien juger de la vieille Angleterre,
Menacez de l'astreindre au traité de Paris
Non pas d'une manière infirme et libérale,
Mais dans l'acception très juste et littérale
De chaque terme ; alors vous verrez tout le prix
Que l'anglais fait de vous ; il jetera des cris,
Il vous prodiguera les plus grandes injures,
Il traînera, s'il peut, tous ses arguments faux
Devant le Parlement, devant les tribunaux.

Ses cours, contre vos chefs, produiront des parjures,
Et quand, douze jurés, embrouillés et confus
Auront tous, sur les bancs qui leur servent d'affûts
Fait entendre un verdict de haine Anglo-Saxonne,
Un Lord parlant au nom de sa propre couronne
Et de sa fureur, écrira
Au grand chef d'Ottawa, des lettres toutes croches
Que ce méchant-ci publiera,
Pour vous administrer les plus sanglants reproches,
L'un et l'autre indirectement.

C'est ainsi que dernièrement
Carnavon de sa voix arrogante et colère
Outragea tant Lépine. Et l'infâme insulaire
Emu jusqu'à l'emportement
De ma présence au Parlement
Essaya de s'en prendre à la bonne Province,
De crainte que je ne parvinsse
Un jour à réussir par le Bas-Canada,
Il lui fit les gros yeux et le reprimanda
A mon sujet, de la manière
La plus sotte et la plus grossière.

Nos évêques avaient fait leur pétition,
Carnavon n'eut pas l'air d'y faire attention,
Il télégraphia son espèce de prêche
A l'hypocrite et fin gouverneur général.
Aussitôt celui-ci du fond de Rideau Hall
Ordonna de livrer au public sa dépêche
Qui traitait le Québec d'aveugle et d'ignorant.
Anglais ! Vous ignorez ce que c'est qu'être franc.

Cartage n'a jamais vanté sa foi punique,
Parce que ses enfants avaient encore du cœur.
Mais l'anglais d'aujourd'hui se vante sans pudeur
De sa justice Britannique.
Et nous savons qu'il veut par d'infâmes leçons
Et par tous les moyens nous rendre anglo-saxons.

Vos titres, votre argent, vos emplois, vos menaces
Gatent, à mon avis, surtout les hautes classes
Du peuple. Vous aimez les principes nouveaux,
Vous voudriez que déjà notre foi fut perdue,
Aussi vous parlez fort sur l'influence indue,
Et vous menez nos chefs comme des queues de veaux
Dans les chambres provinciales
Et dans les chambres fédérales.

Mais le Bas-Canada n'est pas fait pour périr,
Ses évêques sont prêts, je crois, à tout souffrir
S'il le fallait, plutôt que de vous laisser faire
Quand vous voulez les faire taire.

Leur charge est de prêcher *à temps, à contre-temps*,
Vous savez, leurs discours seuls sont très importants.
Ils doivent s'opposer à l'orgueil, à l'envie,
Car la légèreté de l'homme en cette vie
Tend sans cesse à lui faire oublier l'essentiel
Obéir au clergé, c'est le chemin du ciel.

Les Evêques sont grands ; celui qui les méprise
Est puni tôt ou tard, car Dieu les autorise
Quand il leur dit d'aller prêcher les nations.
Les peuples ont besoin dans leurs corruptions,
Et les gouvernements dans la moindre entreprise
Que les hommes de Dieu, suivant leurs missions,
Les instruisent du vrai, leur enseignent sans cesse
Au nom du Bon Esprit, les voies de la sagesse.

Tout homme dont le cœur est assez animal
Pour outrager le prêtre, ou lui faire du mal
Lui fait ce que les juifs ont fait au fils de l'homme
Les prêtres zélés sont dans ce bas monde comme
Des brebis au milieu des loups.
Mais si vous osez faire insulte à leurs lumières,
Leurs pieds peuvent soulever de terribles poussières
Contre vous.
Et Dieu leur prêterait l'appui de son couroux.

A vingt lieues d'ici, Dieu peut lever des armées
Plus promptes sur leurs chars que les aigles au vol ;
Et de qui les fureurs une fois allumées
Pourraient en quelques jours dévaster votre sol.

Notre clergé dira ce qu'il doit dire en chaire.
Mettez-moi
Hors la loi.
Et si vous me trouvez l'humeur encore trop fière,
Consolez-vous, ma tête est toujours à l'enchère.

Quoi ! n'importe qui peut divaguer en public
Sur les hustings, pour ou contre le ministère,
Et le juge de rien qui tient à l'Angleterre
A ce qu'elle a de faux, comme un peu de mastic
Tient à la vitre, va gagner de faire taire
Nos prêtres ! Ah ! messieurs, vous aurez fort à faire
A nous innoculer votre venin d'aspic.

Le Bon Dieu m'a donné du cœur et de la taille,
Et je ne mourrai pas sans vous livrer bataille
La bataille du bon sens
Et celle du droit des gens.
Ce qui me rend fort, c'est un dévouement sans borne.
Je suis homme à sauter dans l'arène à pieds joints,
John Bull m'a trop fait mal avec ses coups de corne,
Je gagnerai sur lui. J'en aurai pour témoins
La princesse Louise et le marquis de Lorne.

***

Lisgar et Dufferin ont tous deux fait les gros,
Mais je dirai toujours que ce fut deux zéros.
Zéros qui n'ont jamais aidé chez nous le nombre
Des bons, que dans le sens du calcul décimal.
Zéros que l'Angleterre avec son crayon sombre
Plaça toujours pour elle, au grand profit du mal.

Lisgar aimait beaucoup mieux les gens malhonnêtes.
Il était satisfait lorsque tout son conseil
Le priait humblement de signer des sornettes,
Mais le droit des métis agitait son sommeil.

Dufferin fut habile à rejetter ma cause,
Je suis sûr que ce Vice-Roi
N'aurait pas voulu pour grand'chose
Qu'Ottawa fût fidèle à l'honneur envers moi.

Cet homme de talent eut le don de séduire
Les Canadiens-français auxquels il a su nuire,
Il excellait surtout à donner des partis,
Ses conversations avaient de la prudence.
Il faisait au grand nombre un peu de confidence,
Il attirait à lui les grands et les petits,
Tous laissaient son hôtel flattés et divertis.

Rideau-House est un lieu charmant dans les baissières
C'est là qu'un anglais borgne à force de manières
Sut, petit-à-petit, faire approuver mes maux
Par ceux-là de nos chefs qui sont lâches et sots.

Sur sa table abondait le plus vieux Malvoisie,
Nos Membres y trouvaient toutes liqueurs choisies
Les bouteilles de vin qu'il faisait déboucher
Leur lançaient le bouchon sans paraître y toucher.

Quand le vin chatouillait sa lèvre cramoisie
Et passablement ivre, il semait à propos
Dans ses discours de fantaisie
Sur le Bas-Canada, quelques doux et bons mots.

Même il a su charmer Québec la vieille ville
En lui promettant bien de l'embellissement,
Mais son brillant esprit et son parler facile
Ne m'ont jamais frappé les yeux d'aveuglement.

Qu'il arrange, s'il veut, l'ancienne capitale.
La faveur, après tout, n'est jamais que locale.
Tandis que son décret de commutation
Au sujet de Lépine et ma proscription
Compris d'avance avec la cour Impériale
Ont jeté dans les accès
D'une honte générale
Les Métis et non moins les Canadiens-français.

Quand j'ai vu que cet homme obtenait des éloges
De fou, je me suis dit : je m'en vas dans les loges
C'est là qu'en travaillant j'ai su faire le mort
Le temps que j'ai voulu, dans un coin de Beauport.

Mes ennemis venaient, en allumant leurs pipes
S'informer si le fou de l'asile était près
D'avoir en un cerceuil sa tête dans les ripes.
Et cependant je tirais
Au naturel leurs portraits.
J'ai plusieurs photographies
De nos grands maîtres anglais.
Ma main, en écrivant, leur pousse des soufflets,
Qui causeront peut-être à leurs joues des bouffées.

Les anglais m'ont tant malmené,
Que je m'en trouve aliéné.

Je ris de ceux qui font passer la flatterie
Avant l'amour sacré qu'on doit à la Patrie.
J'ai droit de rire, moi, du comte Dufferin
Ce *mort-né* qui sortit du sein meurtrie d'Erin
En présentant non pas sa tête la première
Mais en offrant son derrière
Le premier à la lumière.

Dufferin et sa femme ont repassé la mer.
L'ennui de les avoir perdus n'est pas amer.

Ils ont des successeurs illustres,
Issus d'un marquisat et d'une royauté.
Moi je suis de parents pauvres et presque rustres
Qui m'ont dit de prétendre à la principauté

Des bons principes ; et que c'est rendre service
De résister aux grands qui font mal. C'est pourquoi
Je haïs en politique autant qu'ailleurs le vice,
Quand même c'est le Vice-Roi.
L'homme injuste est en paix dans sa maison d'argile.
Mais elle tombera, car sa bâse est fragile.

***

Le travail d'un solide et courageux esprit
Doit valoir les combats d'un Guillaume d'Orange.
Notre peuple est bon, c'est malaisé qu'on le range.
Voyez ce que je fais en n'étant qu'un proscrit.
On peut gagner beaucoup par un seul bon écrit.

Les Ontariens ont pour eux les grosses bourses
Mais moi j'ai dans l'esprit mes plans et mes ressources.
Messieurs, vous nous paierez l'affaire de Guibord,
Et vos jugements creux à propos des écoles
Du Nouveau-Brunswick. Plus vous nous avez fait tort,
Moins nous vous serons bénévoles.
Si vos décisions sont celles du plus fort,
Elles n'en sont pas moins tyranniques et folles.

Sachez que Washington est plus proche de nous
Que Londres. Vos voisins sont plus nobles que vous.

Si Dieu nous a jadis séparés de la France
Malgré les beaux élans de notre affection,
Souvenez-vous un peu qu'aussi bien sa Puissance
Peut briser d'un clin d'œil le sceptre d'Albion.
Prenez garde. Je puis sans gêne vous le dire.
Pour ma part, je vous veille. Et je suis décidé
Depuis longtemps. Tout votre empire
Craque; il a trop joué ses vilains coups de dés.

Les enfants dispersés de la Nouvelle-France
Ont, sous le joug anglais, trop connu la souffrance
Pour ne pas en vouloir au peuple décrépit
Qui les a gouvernés avec tant de dépit.

Les nombreux rejetons de l'Irlande indomptable
Ne sont pas, sans dessein, dans les Etats-Unis.
Le jour qu'ils se mettront sous un chef acceptable
Et qu'ils voudront marcher dans des chemins bénis,
Les Canadiens-français et les métis sincères
Marcheront avec eux comme avec de bons frères:

Et sans aucun embarras
Ils leur ouvriront les bras.

Et nous verront si la matière
Et le commerce anglais ont d'aussi forts enjeux
Que la justice et la lumière
Dont le propre est de rendre heureux.

Un peuple à beau porter une puissante armure,
S'il fait une injustice il n'est pas bien gardé.
Aussitôt que d'un mal la conséquence est mûre
Elle éclate, et malheur quand elle a retardé.

Si vous ne voulez pas que notre fière race
Se détache sitôt de vous,
Traitez la comme il faut, puisqu'elle est à sa place
Ne vous en montrez pas insensément jaloux.

LOUIS "DAVID" RIEL.

Daté à Saint Joseph, Dakota, Août 1879.

CERTIFICAT.

Nous, membres de la famille Riel, déclarons et certifions que ceci est une vraie copie des documents écrits et composés par Louis "David" Riel.

LES MEMBRES DE LA FAMILLE RIEL.

Daté à St-Vital, 12 janvier 1886.

JOSEPH RIEL,
OCTAVIE LAVALLÉE,
ALEXANDRE RIEL,
HENRIETTE POITRAS.